

Un souvenir d'Indochine

Témoignage de Georges Perrin (Bi-AD 38-43)

30 janvier 1952

Dans ce poste du delta tonkinois, la vie suit son cours... Le chef de poste, ses six gardes français et les 80 soldats vietnamiens (avec familles) sont en permanence très occupés.

Adossé à un petit village Nhu-Thi (Niou-Thi), l'emplacement est au niveau de la rizière. Une pagode désaffectée (en dur) sert de PC. Les "cagnas" du personnel sont en bambou, le matériau local. Quant aux trois blockhaus, en terre tassée faute d'autre chose, ils ont tendance à s'affaisser régulièrement, comme les murs, infiltrés par l'eau de la rizière. Il faut donc, en permanence, travailler à la consolidation et à l'amélioration des défenses (les barbelés sont rares à cette époque) ; et puis il y a les patrouilles, de jour comme de nuit, les embuscades, la garde, le "quart" assuré par les Européens de l'encadrement, les liaisons avec les voisins (à plusieurs kilomètres) et aussi l'instruction.

L'armement est classique et les munitions, grâce au "système D" en quantité suffisante. Le mortier 60 (1 km de portée) fait l'objet d'une attention toute particulière de la part du chef de poste. C'est l'arme de défense par excellence, placée au milieu du poste dans un emplacement très protégé ; son affût tournant (un bricolage non prévu dans les manuels) permet le tir à 360 degrés. Les coups sont tout prêts et le réglage permanent pour la défense rapprochée.

Un poste radio, enfin, récemment installé, le SCR 284, en bon état de fonctionnement, permet la liaison avec le PC secteur, la compagnie et la batterie d'artillerie de 105 (réglage de tirs à la volonté du chef de poste). C'est le seul contact quasi permanent avec l'extérieur.

Depuis quelques jours, les Européens sont un peu inquiets. Les Viêts font preuve d'activité dans les villages au sud, à 3 km du poste. C'est assez inhabituel. Pour corser le tout et entretenir le sentiment d'insécurité, nous recevons de temps en temps, à la nuit tombée, quelques coups de fusil (TA Coco) tirés de la rizière au moyen d'une arme posée sur de petites fourches en bambou ; une sorte de tir "préréglé". Le mortier y répond toujours.

16 heures

Une communication radio urgente et importante du commandant de compagnie (un camarade AET) : une trahison se prépare dans le poste. Une douzaine de gradés et soldats vietnamiens de la 3^e section y seraient impliqués. Il s'agirait, la nuit venue, de nous neutraliser (et sans aucun doute de nous abattre), de désarmer les soldats récalcitrants et de récupérer tout l'armement. Seul détail, mais capital, le matricule d'un des principaux responsables (un excellent soldat) cuisinier à la 3^e section. Instantanément, les mesures les plus urgentes sont prises :

- éloignement du meneur connu qui va être tout de suite dirigé sur le sous-secteur par une patrouille (un camion viendra l'attendre sur la digue principale à 4 km du poste, inaccessible aux véhicules) ;
- branle-bas et patrouilles deux par deux dans le poste par les gardes, grenades à la ceinture et pistolet-mitrailleur en bandoulière. Deux sergents "sûrs" (leur famille a été massacrée par les Viêts) renforceront les gardes.
- écoute radio permanente avec la compagnie, le secteur et l'artillerie.

22 heures

L'ambiance est plus que tendue, électrique. Nous savons qu'aucun renfort extérieur n'est possible. Depuis longtemps, la patrouille "spéciale" est rentrée, sans incident. Les gardes, aux aguets, continuent leurs patrouilles. Le repas a été pris debout, par roulement. Aucune réaction visible des soldats qui se doutent, malgré tout, de quelque chose.

22 heures 30

Des ombres se profilent autour du poste, surtout près du portail en bambou. Nos “visiteurs” sont là. Combien ? Une trentaine, sans doute.

Dans le calme, en silence, les gardes et les sergents regagnent les emplacements prévus. La consigne est de ne pas tirer. Il faut créer l'effet de surprise. Seul le mortier va intervenir et ça, c'est le travail du chef de poste : hausse 83 degrés ; charge 0. En quelques instants, une cinquantaine d'obus s'abattent, dans un fracas assourdissant, autour du poste. Le terre-plein d'entrée est particulièrement visé.

Bien sûr, les soldats ont bondi aux emplacements de tir. Quelques-uns ont tiré mais, de l'extérieur, le poste n'a essuyé aucun coup de feu.

Les Viêts, surpris par un accueil auquel ils ne s'attendaient certainement pas, ont dû se retirer, laissant sur place deux morts, un fusil et divers documents. Une patrouille sortira au petit matin pour faire place nette.

Que s'est-il passé ? Un soldat du poste, dans le secret du projet et permissionnaire ce 30 janvier, de passage au PC, propose à un camarade de participer à l'action. Par chance, ce dernier, fidèle, en parle directement à son chef de section. Le commandant de compagnie peut alors lancer l'alerte par radio.

31 janvier

Le lendemain, à la première heure, la 3^e section est relevée, sans commentaire et sans discussion, par une autre section de la compagnie. Le tri des “bons et des mauvais” sera fait par l'officier de renseignement du secteur.

A Nhu-Thi, le calme revient, les nerfs se détendent. Il faudra pourtant plusieurs semaines pour que l'atmosphère revienne à la normale.

Ainsi se termine, miraculeusement, une affaire qui, si elle avait abouti, se serait soldée sans aucun doute possible, par la mort de sept Européens, de quelques militaires vietnamiens et la perte d'un armement et d'un matériel importants.

Cinquante ans après cette affaire, gageons que les survivants de la trahison manquée du poste de Nhu-Thi l'ont encore présente en mémoire.

Le chef de poste, Georges Perrin (BI AD 38-43)